
Aurélia LAMY, Dominique CARRÉ, dirs, *Temps, temporalité(s) et dispositifs de médiation*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et médias, 2017, 166 pages

Émilie Kohlmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12989>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 380-382

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Émilie Kohlmann, « Aurélia LAMY, Dominique CARRÉ, dirs, *Temps, temporalité(s) et dispositifs de médiation* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 26 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12989>

Tous droits réservés

du Doubs entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle, en particulier celle du caporal télégraphiste Henri Chabos, Poilu d'Orient, permettent ainsi de saisir, derrière d'intéressantes destinées individuelles, les effets d'un écotype, c'est-à-dire « une constellation d'événements sociaux et environnementaux qui, dans certains cas, génèrent [un certain] comportement » (p. 418). De ce point de vue, le choix d'une région située « à la frontière », plusieurs fois éprouvée par les tumultes de l'histoire, contribue à mettre en évidence la force de certains tropismes, tels, ici, les dangers de l'échange et la valeur de la solidarité.

Presque exclusivement consacrée au début du XX^e siècle et à la période de la « Grande guerre », la seconde partie surprend par le décalage tant d'objet que de méthode : à la minutieuse généalogie succèdent ainsi, dans le premier chapitre de cette partie, des études stylistiques (relatives, par exemple, aux emplois des expressions figées « Grande Guerre » et « guerre maudite », ou encore du terme « boche »), mais aussi des analyses relevant de la sociologie de la littérature, sur les difficiles conditions d'écriture et d'édition en ce début de XX^e siècle. En fait, cette contextualisation permet de mettre en perspective la vie et la pratique d'écriture, essentiellement épistolaire, d'Henri Chabos. Comme dans la partie précédente, il ne s'agit pas tant, ici, de dégager de larges conclusions que de mettre en évidence les ressorts d'un « habitus de modestie » (p. 325), lequel passe par un mode de vie, sinon traditionnel (mariage homogame), du moins « ordinaire » (p. 337). De ce point de vue, c'est peut-être la pratique d'écriture de ce Poilu qui retient l'attention : aujourd'hui, alors que les publications des lettres de Poilus se multiplient, et que l'intérêt historique, voire littéraire de ces missives est devenu évident, la correspondance d'Henri Chabos, dont ne demeurent presque que des cartes postales, offre un contre-point aussi intéressant que bienvenu. Loin des drames et des récits tragiques que réservent d'ordinaire ces missives quotidiennes, sa correspondance se présente au contraire comme le témoignage d'une vie, y compris amoureuse, construite à distance de l'autre, comme de l'événement historique. C'est ce regard, dépourvu de fatalisme comme de naïveté, empreint d'un « raisonnable optimisme » (p. 335), qui redonne à ces « scènes de la vie de province » leur juste ton et intérêt.

De fait, comme l'annonçait le sous-titre du volume, l'ambition des auteurs, en dépit de l'apparente modestie du sujet, excède la biographie, pour tendre vers une « histoire sociale », et même plus largement, une histoire culturelle et histoire des idées. Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot parviennent ainsi

à mettre en évidence la manière dont des trajectoires individuelles sans éclat construisent le tissu social d'une région, fondent son identité, au moins sur le plan de l'imaginaire. La capacité à naviguer entre les échelles, de la destinée individuelle à celle du pays, en passant par celle, décisive, d'une région frontalière, permet de reconstruire une histoire oubliée des mentalités. Si l'on aurait parfois souhaité profiter d'interprétations plus approfondies, notamment eu égard aux nombreuses citations de la correspondance entre Henri Chabos et sa future épouse, dont certaines sont simplement juxtaposées, reste que le parti pris choisi, que l'on peut qualifier d'essentiellement documentaire, se trouve justifié par la nature des sources et le statut du protagoniste – Henri Chabos n'étant, on le rappelle, ni un lettré ni un écrivain. Cette approche assure *in fine* à ce travail historique et informé (on retrouve dans ce volume les qualités scientifiques du précédent : approche pluridisciplinaire solide et riche bibliographie) une lecture quasi romanesque.

Stéphanie Bertrand

*Écritures, université de Lorraine, F-57000
stephanie.bertrand@univ-lorraine.fr*

Aurélia LAMY, Dominique CARRÉ, dirs, Temps, temporalité(s) et dispositifs de médiation

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et médias, 2017, 166 pages

Cet ouvrage collectif est issu du XX^e congrès de la société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC) de juin 2016 sur le temps, les temporalités et les sciences de l'information et de la communication (SIC) qui s'est déroulé à l'université de Lorraine (Metz). Accompagné de trois autres volumes publiés suite au congrès, ce premier recueil de travaux s'interroge sur l'écart entre temps et temporalités des dispositifs de médiation et temps et temporalités du social. Les contributions s'attachent alors à observer les pratiques qui se développent en lien avec les « nouveaux dispositifs sociotechniques de médiation » (p. 8) autour de deux axes principaux : stratégies et représentations. Le postulat sous-jacent à l'ensemble étant que l'arrivée de nouveaux dispositifs sociotechniques entraîne un renouvellement de l'agir et des pratiques individuelles et sociales.

En introduction (pp. 11-19), les responsables scientifiques de la publication, Aurélia Lamy et Dominique Carré, reviennent sur la notion de médiation et sur son usage flottant entre « notion prédéfinie », « concept opérant » et terme « allant de soi » à force d'être investi dans les différentes sphères de la vie sociale (p. 11). En

reprenant la définition de Jean Davallon dans *Médiation & information* (« La médiation : la communication en procès ? », 19, 2003, pp. 37-59), ils l'envisagent comme un élément tiers avec un impact sur l'environnement. Selon eux, la médiation sociale et technique est rattachée à la notion de dispositif d'après Michel Foucault qui fait de celle-ci autre chose qu'un simple appareillage technique, mais un assemblage de différentes strates de discours, d'institutions, de règles, de sens, etc. (p. 12). Autre particularité, la notion de médiation est appréhendée dans les différentes recherches regroupées dans ce volume, « à partir d'une perception de ses usagers, du "public concerné", d'une "communauté imaginée" » (*ibid.*). Les articles sont ainsi regroupés en deux parties : une première qui observe la mise en place de stratégies pour domestiquer les différentes temporalités de l'information et des médias ; une seconde qui analyse et met en évidence les représentations et les formes de pratiques sociales qui façonnent le temps.

Malgré cette entrée en matière par le concept de « médiation », on constate rapidement que celui-ci ne sera pas nécessairement central, ni toujours bien défini, se voyant remplacé parfois rapidement par l'observation de processus de médiatisation, de médias, de medium, etc. Le premier article, celui de Benoît Lafon (pp. 23-37), donne le ton en ouvrant sur « un objet d'étude impliquant nécessairement une réflexion temporelle : les médias » (p. 24) et en ne faisant aucune mention à la « médiation ». À travers l'exemple de travaux conduits sur la télévision, il cherche à montrer l'impact des échelles temporelles (temps long et temps court) et spatiales (macro et micro) dans la méthodologie et la construction de l'objet de recherche. Il aboutit ainsi à une proposition de typologie qui vise à rendre « pensables » (p. 34) les espaces de communication. Ces quatre ETM (espaces-temps médiatiques) proposés aux chercheurs en SIC sont les suivants : ETM sociaux diachroniques (temps long du média), ETM sociaux synchroniques (temps court du média), ETM vécus synchroniques (actions individuelles lors d'un événement médiatique), ETM vécus diachroniques (actions individuelles dans le temps long, historicisation). Ces ETM sont proposés alors comme un cadrage théorique et méthodologique pour la recherche sur les médias. Plus ancré sur un objet et un terrain, l'article de Paola Sedda (pp. 39-50) analyse les processus d'accélération et de décélération médiatique à travers l'exemple de création de Telestreet en Italie dans le cadre d'un mouvement citoyen militant. L'auteure se réfère aux travaux de Hartmut Rosa, notamment son ouvrage *Accélération. Une critique sociale du temps* (trad. de l'allemand par D. Renault, Paris, Éd. La Découverte, 2010 [2005]).

Cette référence sert aussi de cadre dans la seconde partie de l'ouvrage pour comprendre les temporalités divergentes des dispositifs de formation à distance (Xavier Inghilterra et Éric Boutin, pp. 131-140). En effet, dans l'un comme dans l'autre, la temporalité des dispositifs proposés impacte les usages qui peuvent en être faits, en favorisant certains aux détriments d'autres. Dans les cas des Telestreet, c'est l'accélération et son « action inexorable » (p. 48) qui est à l'origine de l'apparition des télévisions de rue en Italie (en résistance à), mais aussi de leur disparition (victoire « inéluctable de l'accélération » [*ibid.*]). Dans le cas des dispositifs de formation à distance, c'est la non-adéquation du temps institutionnel, celui des environnements numériques de travail (ENT), avec les attentes temporelles des étudiants, qui favorise le déplacement de l'activité d'interaction sur les environnements personnels d'apprentissage (EPA). Ce déplacement entraîne parfois des effets néfastes : « course à la réactivité » ; « mise en visibilité de soi », réponses gérées et classées par des algorithmes, etc. (pp. 138-139). On peut cependant penser que la seule explication de ce phénomène, notamment au niveau du temps institutionnel, ne se cantonne pas à l'aspect technologique de générations supposées avoir un vécu différent de l'internet (p. 135), mais que d'autres aspects sociologiques devraient être également pris en compte : temps de travail, attentes de l'institution, normes, etc. En se penchant sur les patients équipés de dispositifs de télémedecine, l'article de Marie Bénéjean et Anne Mayère (pp. 117-129) montre dans un autre contexte comment la représentation du temps et de sa rythmicité lors de la création de l'équipement médical peut impacter l'usage qui en sera fait par la suite par les patients et faciliter ou pas son appropriation. Ainsi, si la maladie avec l'avant et l'après est une rupture temporelle dans la vie des patients (pp. 120-121), l'équipement médical y introduit une extériorité temporelle : heures à laquelle saisir les données, contacter le médecin, obligation d'être proche de certains équipements (balances, téléphones, etc.). Cette temporalité a du mal à être acceptée par les patients. Elle cause parfois des ruptures ou abandons temporaires de la routine médicale mise en place. Le rôle du personnel médical est alors central et perçu comme un « travail de médiation [...] autour du dispositif » (p. 126). C'est ce travail qui permet l'acceptation du dispositif et la singularisation de celui-ci. La médiation humaine y reprend toute sa place.

La mémoire des médias est au cœur de l'article de Mathias Valex (pp. 51-62). Il observe à partir de leur mise en récit et dans une démarche comparative, le devenir de deux anciennes usines de la région lyonnaise, disparues toutes les deux au moment de l'étude. Leur

comparaison montre deux destins différents, selon que des traces matérielles de leur présence dans l'espace sont encore présentes ou pas, mais aussi en fonction du contexte territorial : intérêts et logiques d'acteurs qui autorisent plus ou moins la reconnaissance dans le présent d'un passé industriel. La mémoire y apparaît alors comme des « processus complexes d'agencements et de mises en congruence de différentes temporalités individuelles ou collectives » (p. 61). Sur la question de la mémoire, on peut confronter cet article à ceux de Gustavo Gomez-Mejia (pp. 93-104), de Fanny Georges et Virginie Julliard (pp. 105-115) ou de Béatrice Micheau et Marie Després-Lonnet (pp. 141-155). Il n'est plus question de la mémoire de la presse, mais pour les deux premiers de celle proposée par les réseaux sociaux et pour le troisième de la rythmicité de la mémorisation d'étudiants dans des bibliothèques universitaires posées comme « lieu "injonctif" d'apprentissage et d'affiliation » (p. 152). Pour Fanny Georges et Virginie Julliard, les réseaux sociaux – ici Facebook – sont appréhendés à travers la thématique du décès d'un proche et de la gestion du compte personnel de celui-ci *via* la plateforme. Elles y montrent comment la mémoire de la personne disparue peut être réactivée, prolongée et le trouble que cela provoque chez les vivants. Ce n'est que depuis 2009, soit cinq ans après sa création, que Facebook propose une alternative aux proches : fermer la page de la personne décédée ou la transformer en compte commémoratif. Or, un troisième choix existe : ne rien faire et laisser le compte de la personne ouvert à l'écriture, soit en version publique, soit en version privée. Les personnes gestionnaires du compte prennent ainsi plusieurs décisions d'écriture, en supprimant ou inscrivant des éléments de la page en question. Ce qui permet de « pérenniser une certaine image du défunt » (p. 114). La mort et la mémoire de la personne décédée ont donc fait évoluer à la fois les pratiques des proches, mais ont encore – et ce point mérite d'être mis en avant – conduit Facebook à évoluer pour essayer d'inclure la mort dans des pratiques sociales et d'écriture non anticipées. Cet impact des réseaux sociaux sur la mémoire se lit aussi dans l'article de Gustavo Gomez-Mejia. Il étudie les nouveaux rites de fin d'année : les rétrospectives de Twitter, Facebook et YouTube, au niveau individuel ou collectif. Il y souligne une gestion algorithmique du temps puisque ce qui ressort sont les publications les plus populaires. Un phénomène d'agenda-setting y est lié puisque ces publications sont reprises par d'autres médias pour qualifier l'année passée. Enfin, les usagers des réseaux sociaux anticipent désormais dans le présent la pérennisation et la massification potentielle de leurs publications et réactions dans le futur.

L'article de Jérémie Nicey (pp. 63-74) poursuit la promesse de « possibilités nouvelles offertes par ces dispositifs qui renouvellent un agir dans les pratiques sociales » (avant-propos, p. 8). Il montre l'impact des médias numériques sur les pratiques journalistiques. Si certains effets pernicieux sont apparus avec la concurrence des médias sur le Net, comme l'uniformisation du contenu, la recherche de l'attractif, la faible interprétation des contenus et des sources (p. 68), ils ont fini par nuire à la crédibilité journalistique et donc à la fidélisation du lectorat. Jérémie Nicey observe des pratiques journalistiques en réaction qui s'appuient sur du temps long et la recherche de qualité. Il conclut alors qu'« après l'effervescence de productions du numérique, plusieurs éléments indiquent un questionnement sur les cadences de production, leurs limites et un renforcement des exigences de qualité » (p. 72). L'impact du numérique est également mis en exergue dans l'article de Tatiana Kondrashova, Alexander Frame et Sergey Kirgizov (pp. 75-89) qui mènent une étude comparative sur Twitter entre des comptes de politiques en France, en Allemagne, au Royaume-Uni et en Russie autour de l'actualité en Ukraine. Ils mettent en lumière le nouveau rôle d'agenda-setting de Twitter et l'utilisation faite par les politiques : suivisme des événements populaires sur la toile, inscription de ceux-ci dans le contexte politique, attention portée à leur propre visibilité, etc. La comparaison de leurs tweets est conduite face à la masse indifférenciée des twittosphères nationales et il serait intéressant de poursuivre avec d'autres groupes sociaux pour affiner les résultats et les pondérer.

La présentation de ces travaux montre leur richesse et, pour certains, le rôle de renouvellement de pratiques joué par les nouveaux médias, dispositifs et technologies. Si la médiation en elle-même paraît, à quelques exceptions près, un peu passée sous silence ou employée selon une acception très large, les questions du temps et de la temporalité, des rythmes et de la mémoire y sont bien exploitées et des pistes bibliographiques intéressantes sont données pour poursuivre sur ce thème.

Émilie Kohlmann

Gresec, université Grenoble Alpes, F-38000
emilie.kohlmann@iut2.univ-grenoble-alpes.fr

Valérie LÉPINE, Sylvie ALEMANNO, Christian LE MOËNNE, dirs,
Communications & organisations. Accélération temporelle
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. SFSIC, 2017, 202 pages

Communications & organisations. Accélération temporelle est le dernier des quatre ouvrages publiés à la suite du XX^e congrès de la Société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC).